

PORTRAIT DU MOIS



(Photo D. BLOCH)

BERNARD PLANCHENAULT

Ce grand machin blond, que le public d'Edouard-VII commence à connaître, va doucement sur ses 25 ans et sur son mètre 90. Amateur, il joue au Kangoo Club, passe au Tournoi deux fois, récolte une mention les deux fois. File en Allemagne avec Daly, et je vous pris de croire que jouer avec Daly et pour les Américains, ça vous forme un bonhomme. En ce moment à la Rose-Rouge.

Signe particulier (très particulier) : fait du tempo. Autre signe particulier (beaucoup moins particulier) : aime les cymbales à sa taille, c'est-à-dire immenses.

Bernard cite, parmi ses drummers préférés, Joe Jones, Sidney Catlett et Cosy Cole. Son style l'apparente plutôt, par sa sobriété, sa puissance et son efficacité, à Wallace Bishop. Moins spectaculaire que d'autres, il reste cependant le batteur que l'on aime avoir derrière soi, parce que c'est régulier, solide, et parce que c'est chouette que ce soit lui, quoi.

N.B. — Le pied qui tape sur la grosse caisse est aussi régulier et aussi agréable que le reste, quand on fait un chorus. Je m'en serais voulu de ne pas le dire : c'est si rare !

M.V.

Où jouent-ils ?



Aimé BARELLI à Monte-Carlo.

Jean BONAL au Schubert.

Marcel BIANCHI à Nice.

Arthur BRIGGS chez Carrère.

Léo CHAULIAC en Suisse.

Fernand CLARE à l'Olympia.

COLLEGE RYTHME au Lido.

Géo DALY à la Rose Rouge.

Jean-Claude FOHRENBACH au Club Saint-Germain-des-Prés.

LE COIN DE

Il est des problèmes qui, parfois, n'intéressent pas particulièrement les amateurs de jazz et qui, pourtant, sont de la plus grande importance, par le rôle essentiel qu'ils jouent dans le développement même de cette musique.

Ainsi, nous nous sommes demandé pourquoi « ça ne tournait pas rond » dans le monde du jazz français.

Un tel sujet paraît suffisamment important pour être porté à l'attention des lecteurs de *Jazz-Hot*. Empressons-nous d'ajouter toutefois qu'il ne s'agit là que d'un rapide tour d'horizon, le sujet étant fort complexe. Il mériterait d'être soigneusement analysé, mais ceci nous entraînerait dans une étude qui dépasserait le cadre de notre revue.

Est-il besoin de rappeler que la musique de jazz est avant tout une musique de danse ? On conçoit donc que ce soient surtout les jeunes qui éprouvent le besoin de s'adonner à cet exercice. Ce sont aussi les jeunes, on a pu le constater, qui s'intéressent au jazz lorsque celui-ci se présente sous la forme de concerts, de disques ou d'émissions radiophoniques.

Les dancing ou cabarets, seuls susceptibles d'engager des orchestres de jazz, sont cependant interdits aux jeunes qui n'ont pas les moyens d'aborder les tarifs prohibitifs de ces établissements ; car, il faut bien le dire, si l'on fait beaucoup de politique et beaucoup de discours, et si d'autre part on favorise les naissances, on ne fait pas grand'chose pour distraire les jeunes.

Il y a bien, à Paris, sur la rive gauche, un certain nombre de clubs privés qui ont en partie pallié cette lacune, et où l'on peut, à des prix abordables, entendre quelques groupements de jazz. Mais remarquons tout de suite que ces clubs sont considérés comme clandestins par le Syndicat des Cabarets, parce qu'ils n'appliquent pas les tarifs en vigueur dans les cabarets, et provoquent ainsi, à leurs yeux, une concurrence qu'ils considèrent comme déloyale (bien qu'à notre avis ceux qui fréquentent ces clubs n'iraient jamais se perdre dans un cabaret).

Quant aux musiciens eux-mêmes, ils sont obligés soit d'accepter de jouer dans ces clubs à des tarifs généralement inférieurs à ceux préconisés par le syndicat, soit de s'astreindre à un genre de musique,

hélas ! fort éloignée de celle qu'il convient d'appeler musique de jazz, s'ils veulent échapper à un chômage sans issue.

Les étrangers qui viennent en France, et qui connaissent de réputation des musiciens comme Django Reinhardt, Alix

POURQUOI ÇA NE

Combelle, Hubert Rostaing ou Aimé Barelli cherchent en vain où ils pourraient entendre ces artistes ; et si, d'aventure, quelques-uns travaillent, ils sont déçus de les avoir entendus jouer non du jazz, mais toutes les rengaines « à la mode », lorsqu'il ne s'agit pas d'exécuter rumbas, tangos et autres « saucissons » demandés par le public qui fréquente ces établissements.

En fait, les seuls orchestres qu'on puisse entendre à l'heure actuelle sont ceux de Claude Luter, Jean-Claude Fohrenbach ou autres jeunes groupements qui, à peine entrés dans le professionnalisme, se contentent de cachets modestes.

Pourquoi le jazz est absent des dancing ?

Il est quand même curieux qu'en France, au contraire d'autres pays comme l'Angleterre ou la Scandinavie, pour ne pas parler des U.S.A., on ne trouve point de ces grands dancing populaires qui, par le nombre des clients, permettent d'engager d'importantes formations. Mais il est vrai que la musique de jazz n'est pas encore suffisamment répandue dans le public et qu'elle n'est pas prête de remplacer le traditionnel accordéon de nos bals-musette.

Il est vrai également que, si cette situation existe, c'est aussi bien souvent parce que, pour avoir trop voulu gagner, certaines « vedettes » du jazz français n'ont pas cru devoir accepter de jouer dans ces dancing populaires, au moment où le jazz français connaissait une popularité qui ne demandait qu'à s'étendre. Or, ces vedettes ont préféré se disputer les quelques établissements de choix à clientèle de marché noir qui toléraient le jazz parce qu'il était de bon ton de le faire alors.

Charlie LEWIS au Rêve.

Claude LUTER au Vieux-Colombier.

Maurice MEUNIER à la Rose Rouge.

Maurice MOUFFLARD au Club de l'Opéra.

Bernard PEIFFER à Monte-Carlo.

POITEVIN au Schubert.

Hubert ROSTAING à San-Remo.

Michel DE VILLERS à la Rose Rouge.